

Le canton en poche

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **50 (1912)**

Heft 23

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-208730>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PÈLLIO ET SA GRAISSE

PÈLLIO étai pardieu d'â pllieindre. L'avâi on pètro quemet on conseillé, et ne pouâve pa sè remouâ bin adrâ. Peinsu, gras qu'on tasson, pèsâve bin dou quintau et demi (dâi vilhio, vo séde). Po pèllio étai tant pèllio que, pardieu, sa penna lâi gravâve. Sè prau qu'on dit que *faut mi fère einvya que pedhi*, mâ trau l'è trau. L'avâi pardieu bin fam d'ître on bocon moïn pèsant, pas trau, mâ dinse onna quarantanna de livre, que sè décide on iâdzo à alla trovâ on mâidzo qu'on lâi avâi de.

Stisse, quand l'eut bin guegnî, bin accutâ, lâi dit dinse :

— Pèllio, vo z'îte trau gras.

— Lo sé pardieu prau, du que vîgno dein voutron pâilo po cein.

— Vo faut tatsî de maigri on bocon.

— Lo sé prau assebin, mâ quemet mè faut-te fère ?

— Vo faut martsi fermo, fère dâi promenade et dâi tote grante et pas moyan que vo pouâiss pas fondre âo mète quaranta livre de voutra penna.

Et du clli dzo, Pèllio l'a coumeincî à piautena, à piautena fermo, que ma fâi lè grelhie dâi pî lai ant einflia et lâi fasant mau.

L'a dan faliu que l'aula retrovâ on outro mâidzo que soignéve avoué l'iguie.

— Lâi a rein que l'iguie que vo pouêsse fère dau bin po dèseinflia et po chêtsi. Vo faut restâ grand teimps avoué voutrè tsambe dein l'iguie.

Et Pèllio sè met à passâ la maïti d'onna dzornâ dein l'iguie, quemet se l'ire on hot.

Qu'è-te arrevâ ? L'a z'u frâ et l'a attrapâ onna mau de la mêlance à la coraille, mâ sein pouâi chêtsi sa penna.

L'a dan faliu que châte vè on outro mâidzo, qu'on liêsâi su son enseigne : « Spécialité de mau de gorge ».

Stisse l'a fé dèveti (tant qu'à sa tsemise) et lâi fâ dinse :

— Lâi a bin dâi vilhio remîdo po lè mau de cou, mâ vu asseyî por vo on novî affère que vâo vo fère maigri assebin, l'è l'ectricità.

Mon Pèllio s'è dan fé l'ectrocutâ, quemet desâi lo mâidzo, et tot cein que lâi a gagnî, l'è onna dètraqua de nyèr dau diabblio, que, ma fâi, l'ètâi à maïti fou.

M'einlèvâi se n'a pas dû corre vè on outro mâidzo que l'ètâi po lè nyèr et que lâi a de :

— Prenez beaucoup de bromure.

Et ein a agaffâ onna pucheinta doûsa de clli bromure, que, ma fâi, cein lâi a dètraqua l'estoma à tsavon, sein que pâisa pî onna livra de moïn, et que on mâidzo, assebin, ion de cliiau qu'on lâi dit *spécialistes* lâi a fè :

— Vo faut medzî dâi pâi, dâi favioule et de la soupa à la farna, dâi macaroni, mîmameint dau riz âo grietz.

Et vo prometto qu'eïn a ruppâ dau commerce et que n'ètâi pas po lo fère pousâ sa graisse.

Tandu ci teimps, la grelhie, la coraille, lè nyèr, l'estoma, rein ne sè guèressâi, que mîmameint la grelhie s'ètâi einvremâie tant et tant, que l'a faliu allâ à l'èpetau.

Lâi è restâ quatre senanne.

Et quand l'è ressailâi, mon Pèllio, lo mâidzo de l'èpetau lâi dit dinse :

— Sti coup, Pèllio, vo dusse ître conteint, vo pèsâde quaranta livre de moïn.

L'ètâi verè, lo mâidzo desâi la pura veretâ por cein que sa grelhie s'ètâi adî mè einvremâie que l'avâi faliu. lâi copâ la tsamba à râ la cousse.

Et sa tsamba pèsâve justo quaranta livre.

MARC A LOUIS.

Chez le photographe. — M. et M^{me} posent devant l'appareil.

— Veuillez souriré, Madame, dit l'opérateur.

— Mais non, mais non, pas ça, fait monsieur vivement, on ne la reconnaîtrait pas.

A choix.

Je vous donne avec grand plaisir,
De trois présents, un à choisir :
La belle, c'est à vous de prendre
Celui des trois qui plus vous duit ;
Les voici, sans vous faire attendre,
« Bonjour, bonsoir ou bonne nuit. »

Le canton en poche. — Le printemps est là ! Promenades et courses vont recommencer.

Tous les touristes seront heureux de pouvoir se procurer, *au prix de fr. 1.25 seulement*, une carte de poche de notre canton que vient de faire paraître la librairie Payot et Cie. Tirée en 12 couleurs sur une échelle suffisante, 1/200.000, d'un relief superbe, elle contient tous les noms des villes et villages, lacs, cours d'eau, monts, etc., de quelque importance.

De plus, à la différence des anciennes cartes, qui s'arrêtaient juste à la frontière du canton, la nouvelle carte est exécutée sur toute la surface de la même façon : le relief, les routes, les localités et les cours d'eau, tout y est traité avec le même soin. La carte comprend ainsi, outre le canton de Vaud, les cantons de Genève et de Fribourg, en entier, la presque totalité du canton de Neuchâtel et des parties importantes des territoires bernois, valaisans et français. Elle s'étend du nord du lac de Neuchâtel jusqu'à Martigny, au sud, et de la ville de Berne, à l'est, jusqu'à St-Claude, à l'ouest.

Le choix des couleurs a permis de réaliser une impression vraiment artistique, très agréable à l'œil.

Les villes et les villages sont piqués sur le fond en rouge vif et dans leur forme géographique réelle. Les routes sont en noir et les lignes de chemin de fer sont en rouge. Des caractères dont la différence est facile à saisir, indiquent les différences de grandeur et d'importance des diverses agglomérations. Les ruines, châteaux, fabriques isolées, stations de bains, mines, usines hydrauliques et carrières, etc., sont indiqués par des signes conventionnels.

Parapluie en pénitence. — Il pleut averse. M. ... qui vient faire une visite à son ami R. dépose son parapluie dépurant, dans un coin de la chambre.

La fillette de M. R., apercevant une flaque d'eau sur le plancher, s'en va vers le parapluie et l'admoneste :

— Vilain parapluie ! maman va te gronder ! Tu sais bien que ça ne se fait pas parler.

Là-dessus, elle sort, puis revient bientôt tenant avec peine, dans ses menottes potelées, un vase de nuit, dans lequel elle met gravement le parapluie.

QU'ILS SONT HEUREUX, LES VIEUX !

La maladie à la mode, c'est toujours la neurasthénie. Il n'y a guère apparence d'un changement prochain. Mais ce n'est point par snobisme que l'on est neurasthénique ; c'est surtout effet d'un surmenage excessif — dont le travail n'est pas toujours, il est vrai, le seul coupable.

Il faut beaucoup trimer, beaucoup s'agiter, à présent, pour s'assurer son pauvre petit morceau de pain quotidien. Et les compensations sont maigres. A côté de la satisfaction tout intime du devoir accompli, qui jamais ne fait défaut, fort heureusement, à qui l'a méritée, les autres, pour n'être sans doute pas moins méritées, sont bien piètres... quand elles sont.

La lutte pour la vie est constamment plus ardente, plus acharnée les coups qu'il y faut donner ou que l'on y reçoit sont de plus en plus rudes. Les contrariétés, les déceptions, les épreuves de toute sorte augmentent de jour en jour.

Tout cela, certes, n'est point pour cultiver la patience, qui soutient, la bonne humeur, qui console, l'espérance, qui encourage. Tout ce qui nous pouvait rendre attrayant notre court passage sur la terre a été gâté, détruit par la manière dont les hommes, en général, ont compris et organisé la vie. Il y a des exceptions. Elles sont rares, très rares.

Chacun se lamente, chacun *in petto* se révolte, dans le cruel sentiment de son impuissance à changer, pour le moment du moins, quelque chose à cette anormale et triste situation. Ceux qui pourraient peut-être y porter quelque remède estiment — effet d'un égoïsme bien humain — que ce n'est pas leur intérêt, au contraire. Et, dans une imprudente insouciance, ils ricanent, incrédules, aux menaces de l'avenir.

Et pendant ce temps, sous le drapeau de la civilisation et du progrès, on se déchire, on se dévore, avec plus de civilité peut-être que des sauvages, mais avec moins de loyauté et de courage. On y met plus de formes, mais non moins de rage et de cruauté.

Il faut vivre ! La vie est un droit qui appartient à tous. Chacun donc se lance dans la mêlée. La faim ou l'ambition le talonne, l'empêche de se retourner. Gare, les faibles, les indécis, les scrupuleux, les bons ! Ils sont renversés, piétinés. La victoire est à qui répond du tac au tac, sans souci des victimes, sans souci de la casse. Ote-toi de là que je m'y mette !

Et voilà pourquoi il y a des neurasthéniques, pourquoi on voit de moins en moins de visages souriants. On objectera peut-être que jamais les fêtes ne furent si nombreuses, les lieux de plaisir si fréquentés. On y va pour s'étourdir, pour ne pas penser à demain, dont l'inconnu est plus inquiétant que jamais.

Eh bien, vrai, c'est dommage que cette gaieté, qui devait être assurément le propre de l'homme, la caractéristique de la vie, la juste et naturelle récompense du devoir accompli, ait été frappée d'ostracisme par les soucis, par les mécomptes de l'existence, et qu'elle ait vu sa place usurpée par une effrontée, qui lui a pris son nom, mais qui n'est qu'une piteuse caricature de la vraie gaieté.

Oh ! qu'il est agréable de rencontrer — mais ils sont de plus en plus rares — quelques-uns de ces bons vieux, tout vieux, qui ont connu des jours moins durs, dont le souvenir leur voile les rigueurs de l'époque actuelle, qui clignent de l'œil au mot de « neurasthénie », inconnu de leur dictionnaire, et qui, au seuil de la mort, ont encore foi en la vie.

Ceux-là sont vraiment gais, toujours avenants. Leur rire, qui les secoue tout entiers, sort du fond de leur cœur. Il est contagieux. On ne peut y résister. Et, à rire, à s'égayer avec eux, on dépose son fardeau de soucis et de rancœurs, on lâche son lest, on renait à l'espérance, à la joie. Foin de la neurasthénie !

Dans la compagnie de ces bons vieux, tout vieux, à qui la gaieté est restée fidèle, on se sent comme rajeuni.

C'est drôle, mais c'est comme ça !

Extinction. — On juge un propriétaire qui après s'être assuré pour une forte somme, mis le feu à sa maison.

Un témoin dépose :

« L'accusé, dit-il, était connu dans le quartier pour un homme criblé de dettes. A mon humble avis, en mettant le feu à sa maison il comptait les éteindre ».

Monsieur n'y est plus. — A la porte, après le coup de sonnette :

— M. X. est-il chez lui ?

— Non, Monsieur, il est parti au cimetière.

— Ah !... Et à quelle heure doit-il rentrer ?

— Oh ! il ne rentrera pas !

L'école. — Julon est allé le matin à l'école pour la première fois.

A son retour sa mère le questionne.

— Eh bien, Julon, ça a bien été ce matin à l'école ? Monsieur le régent est-il gentil ?

— Oh ! oui, mais il ne sait rien !

— Comment, il ne sait rien ?

— Mais non, ... il nous demande tout.